

## La pulsion et l'éthologie

### § I. Qu'est-ce que le vivant ?

En interrogeant l'âme animale, nous avons tenté de situer son caractère distinctif au niveau de son vécu subjectif et ce, en évitant de tomber dans le piège vitaliste qui lui octroie une force immatérielle. L'abord subjectif est peut-être la meilleure voie afin d'éviter le débat infructueux entre le vitalisme et le mécanisme. Il se fie à ce qui constitue le rapport du vivant à lui-même en tant que tributaire de sa facticité. Ce rapport ne situe pas pour autant le vivant dans un monde clos ou dans un solipsisme sans appel. Car son écart eu égard à lui-même, c'est-à-dire son monde «privé» (*Innenwelt*), est précisément ce qui préside à son rapport à l'autre. C'est dans une telle perspective aussi qu'il faudrait poser la question concernant son monde ambiant (*Umwelt*). De même sa vie sociale (*Mitwelt*) n'est que l'aspect «extérieur» de ce rapport. Ces trois mondes sont autant d'éléments du même triangle dont les constituants dépendent intrinsèquement les uns des autres. L'écart comme trait distinctif du vivant nous enseigne que celui-ci est dans un rapport d'intériorité à lui-même qui l'excède et qui le rend en même temps «extérieur» à sa constitution. L'écart dont il s'agit ne se déterminera pas en fonction d'un espace qui scinderait le vivant en deux êtres distincts l'un en rapport avec l'autre.

Si la pulsion a un sens, il faudrait savoir par quel genre de *poussée* est mû le vivant afin d'engendrer un tel écart en lui, l'écart dont reste tributaire l'incessant mouvement qui le caractérise? Mais il faudrait distinguer mouvement et translation, celle-ci étant de l'ordre de l'espace. Quant au mouvement chez le vivant, il serait avant tout d'ordre temporel dans la mesure où il relève de l'écart dont est régie l'âme animale. Cela nous amène à interroger le temps dans son intime rapport au mouvement. Aristote est l'un des premiers à relever l'appartenance réciproque

de ces deux catégories. Plus radicalement le questionnement aristotélicien du temps est d'une importance capitale pour la pensée occidentale. «Aucune tentative pour découvrir l'énigme du temps, écrit Heidegger, ne pourra se dispenser d'un débat avec Aristote»<sup>1</sup>.

La première conception du temps, étudiée par Aristote, identifie en effet le temps au mouvement. Dans sa conception, le temps est assimilé à la sphère céleste dans la mesure où celui-ci embrasse l'ensemble des êtres en mouvement. Laissant une telle explication simpliste, Aristote affirme sa première thèse : le temps est quelque chose *comme* un mouvement (*κίνησις*). Cela revient à dire que le mouvement est toujours pour ainsi dire dans le mobile, c'est-à-dire que son essence est dans le *mû*. Aristote dit que le temps en lui-même n'est pas le mouvement; mais il n'est pas non plus sans mouvement. Il est *κίνησεώς τι*, quelque chose du mouvement, sans être confondu avec lui. Sans doute le souci d'Aristote est-il de distinguer mouvement et translation. Lorsqu'un objet part de A pour arriver à B, une translation, un déplacement s'effectue afin de se terminer au point B. Mais une fois ce mouvement arrêté, le temps, quant à lui, il continue de s'écouler.

Quel est le rapport entre le vivant et le mouvement? Celui-ci est une des caractéristiques majeures de l'âme animale. Sa mobilité est-elle du même genre que celle des objets mobiles? Assurément non, le vivant se meut lui-même et en se mouvant il fait mouvoir les mobiles. Autant dire que le vivant est un mouvant *mû* à même le mouvement qu'il provoque. «Nous disons donc, précise Merleau-Ponty, que notre corps est un être à deux feuillets, d'un côté chose parmi les choses et, par ailleurs, celui qui les voit et les touche [...] parler de feuillets et de couches, c'est encore aplatir et juxtaposer, sous le regard réflexif, ce qui coexiste dans le corps vivant et debout. Si

---

<sup>1</sup> Heidegger, M., *Les problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, trad.fr., Gallimard, 1985, p.283.

l'on veut des métaphores, poursuit Merleau-Ponty, il vaudrait mieux dire que le corps senti et le corps sentant sont comme l'envers et l'endroit...»<sup>2</sup>. C'est entre cet envers et cet endroit que s'effectue l'écart du vivant, un écart intervenant pourtant là où le sentant n'est autre que le senti à même la sensation. Ce qui se meut chez le vivant est tributaire de cet écart. Celui-ci veut dire que le vivant est un mouvant mû qui ne se confond toutefois pas avec son mouvement. Il est comme du mouvement, dirait Aristote.

Dans son intime rapport au mouvement, le vivant est tendu entre un avant et un après, ce qui vient de se clore dans le temps du mouvement et ce qui va, un instant après, s'y ouvrir.

Le rapport du temps au mouvement peut s'inverser. Le mouvement donne la *mesure* au temps. Mais c'est l'écoulement du temps qui permet au mouvement d'être mesurable à son tour. Cette mesure, Aristote l'appelle nombre (*αριθμός*). «Voici ce qu'est le temps : un nommé qui se montre *dans* la visée et *pour* la visée de l'avant et de l'après (*Vor und Nach*) dans le domaine du mouvement»<sup>3</sup>. Autrement dit, c'est en tant que nombre du mouvement que le temps est un nommé lui-même. Mais étant donné qu'il est distinct du mouvement, il faudrait dire que le temps comme nombre du mouvement est le nommé à même le mouvement<sup>4</sup>.

Il semble qu'Aristote soit à la recherche d'un genre de mouvement qui ne soit pas nécessairement d'ordre translationnel. C'est dire qu'Aristote tente de sortir le temps du registre spatial afin de le situer dans la perspective de la temporalité. C'est dans une telle perspective qu'il convient de comprendre le temps comme la tension mettant en jeu deux dimensions cardinales : l'avant et l'après, l'antérieur et le postérieur. Le temps, c'est l'écart tensionnel entre ces deux

---

<sup>2</sup> Merleau-Ponty, Maurice, *Le Visible et l'Invisible*, Gallimard, 1964, pp.180-182.

<sup>3</sup> Heidegger, M., *Les problèmes fondamentaux*, p.284.

<sup>4</sup> Cf *Ibid*, p.285.

dimensions. En tant que tension, le temps est une *poussée tendue* dans deux directions opposées.

A l'instar du temps, le vivant est un tendant-tendu vers...à même sa tension. Celle-ci n'étant autre que ce que l'on appelle communément *pulsion*. Mais en réalité, c'est l'écart chez le vivant qui détermine sa poussée et sa tension pulsionnelle. Ainsi l'écart assure-t-il la continuité dans la vie du vivant, régie comme elle est par le tiraillement perpétuel et l'antagonisme des forces contradictoires qui l'habitent. Ni le mouvement ni la continuité dans la vie pulsionnelle du vivant ne demeurent sans contrepartie. La loi d'inertie introduite au cœur des pulsions par Freud ne désigne autre chose que cette empoignade opposant la vie à la mort et vice versa. Le mouvement est tributaire du repos. « Dans la mesure où le temps est *κίνησις τι*, quelque chose du mouvement, cela signifie que mouvement et repos sont à chaque fois compensés dans le temps<sup>5</sup>. C'est la tension pulsionnelle inhérente au vivant que celui-ci voudrait maintenir au point zéro du repos dans ce qui le divise entre l'avant et l'après, entre l'antérieur et le postérieur de son mouvement. Le vivant dans son affinité avec le temps est partagé entre le passé en tant que rétention et l'avenir en tant que «protention». Dans le mouvement de A à B, nous ne suivons pas l'objet x, pas à pas, dans chacun de ses points constituant son parcours. Notre regard «protient» déjà sa destination en même temps qu'il retient ses points déjà parcourus. La protention, c'est, dit Husserl, des *intentions d'attente*. Elle constitue «à *vide* l'*advenant comme tel*»<sup>6</sup>. En retenant ce qui précède et en attendant ce qui va advenir, nous ne fixons jamais les points successifs les uns après les autres. Le maintenant, l'auparavant et le suivant sont alors dans une appartenance réciproque. Comme sa désignation en français l'indique, le *maintenant* maintient la tension régnant entre le passé et l'avenir. Le

---

<sup>5</sup> *Op. cit.* p. 294.

<sup>6</sup> Cf. Husserl, E., *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, PUF, 1964, notamment § 24, p.71.

vivant est un continuum de ces maintenant. Il tente sans cesse de maintenir la tension tiraillante du passé et de l'avenir au point zéro du présent. Mais c'est un repos qui ne fait que lancer toujours à nouveau le mouvement.

Le maintenant est ce qui retient en tension aussi bien le passé que l'avenir. C'est là où la mémoire du vivant en tant que rétention incessante du passé, mais aussi de l'avenir, prend sens et pertinence.

L'unité du vivant en tant que sentant-senti à même la sensation se conjugue avec l'unité divisionnaire des trois dimensions cardinales du temps. Le vivant maintient celles-ci dans un seul lieu qu'est le maintenant du présent, lequel est tension entre l'avant et l'après afin de maintenir la loi d'inertie régissant la pulsion. La tendance à l'inertie est la mauvaise foi du vivant. Tout va à son rencontre, mais elle se tient et se maintient envers et contre tout.

La conception vulgaire du temps ne tient compte ni de l'effet rétroactif du temps ni de sa projection dans l'avenir. Selon cette conception, le temps est l'addition linéaire des maintenant. Le temps de la physique en est le paradigme. Les maintenant y demeurent identiques et dépourvus de temporalité. C'est bien le contraire chez le vivant. Le temps pour celui-ci n'existe qu'en fonction de la façon dont il s'y rapporte. Comprendre le temps dans l'horizon de la temporalité, cela veut dire que le maintenant que je vis est à chaque fois un mode nouveau de mon *pouvoir-à-être*, de mes possibilités. Ainsi dans chaque maintenant demeure une dimension d'attente. L'homme en tant que «*Dasēin* se comprend lui-même, écrit Heidegger, à partir de son pouvoir-être le plus propre dans l'attente duquel il est. En se rapportant ainsi à son pouvoir-être le plus propre, le *Dasēin est en avant de lui-même*<sup>7</sup>. Le passé, ainsi que l'avenir, sont chacun un mode particulier du maintenant. Le plus-maintenant du passé et le pas-encore-maintenant de l'avenir sont autant de mode de présence, dit Heidegger, du *Dasēin*. Dans

---

<sup>7</sup> *Op. cit.* p.319.

cette présence, le maintenant est régi par un mode d'attente spécifique à l'être humain où il déploie à chaque fois ses possibilités. L'essence du maintenant réside pour ainsi dire dans l'attente toujours renouvelée. C'est ce renouvellement incessant qui est sans doute à l'origine de la conception vulgaire du temps lui octroyant un mode d'écoulement linéaire. Dans le maintenant réside non seulement ce que nous allons advenir, mais aussi ce que nous avons été. Cet ayant-été (*Gewesenheit*) ne pourrait en aucun cas être assimilé à un passé révolu une fois pour toutes. «Le *Dasin* n'est, explique Heidegger, selon le mode facticiel qui est à chaque fois le sien, qu'à cette condition *d'avoir toujours été* cet étant qu'il est. En nous rapportant à un étant qui est passé, nous le retenons d'une certaine manière ou nous l'oublions. Dans la rétention et dans l'oubli, le *Dasin* est lui-même co-retenu. Il se retient lui-même dans *ce qu'il a été déjà*. Cela même, conclut Heidegger, que le *Dasin* a déjà été (*Gewesenheit*) fait également partie de son avenir»<sup>8</sup>. L'analyse heideggerienne du temps inscrit celui-ci dans une perspective qui nous permet de le concevoir à partir de l'a-venir. Cela va à l'encontre de la conception aristotélicienne qui comprend le temps à partir du maintenant. Pour Heidegger le rapport au temps n'est concevable que dans l'horizon de l'attente, c'est-à-dire dans l'être-en-avant de lui-même du *Dasin*. Cette attente implique intrinsèquement le passé de ce dernier en tant que son ayant-été. «Seul, dit Heidegger, ce qui est en soi-même avenir peut avoir été».<sup>9</sup>

## § II. *Le vivant, une propriété temporelle*

En plaçant l'écart subjectif au cœur du questionnement concernant le vivant nous avons été amenés à interroger la temporalité telle qu'elle se pose en tant qu'attente eu égard à l'être humain. Il serait légitime

---

<sup>8</sup> *Op. cit.* p.319.

<sup>9</sup> *Op. cit.* p. 349.

de voir à présent si le phénomène de l'attente pourrait s'appliquer également à l'âme animale et constituer le trait distinctif du vivant en général. Cela nous conduit à donner un aperçu de l'éthologie en tant qu'étude comparative des comportements animal et humain.

La naissance de l'éthologie au cours du 20<sup>ème</sup> siècle est le prolongement logique de *l'épistémè* des Temps Modernes où l'homme occupe la place centrale. Dès lors la jeune science ne put faire autrement que de se trouver piégée dans le débat opposant les vitalistes aux partisans du mécanisme. Le béhaviorisme américain de John Watson se réclama d'emblée, de part sa conception réduisant le vivant à un système de réponses face aux stimuli extérieurs, dans le courant du mécanisme. Il tenta de combattre tout recours à une force vitale et supra-naturelle afin d'expliquer le comportement animal. Dans leur approche radicale, les béhavioristes en venaient à négliger toute force endogène chez le vivant assignant le statut de boîte noire au cerveau. Le modèle pavlovien de l'arc réflexe leur servait de base pour réfuter toute autre activité susceptible d'expliquer le comportement.

Les pionniers européens de l'éthologie se trouvèrent, toutes tendances vitalistes et mécanistes confondues, face au truisme behavioriste. Cela s'expliquait en grande partie par le fait qu'autant les éthologistes américains travaillaient essentiellement dans les laboratoires autant leurs collègues européens passaient le plus clair de leur temps auprès des animaux. Ainsi l'éthologie européenne épousa-t-elle d'emblée une approche subjective dans l'étude des animaux. C'est ce trait commun qui put rapprocher vitalistes et mécanistes malgré leur divergence principielle. Les vitalistes tels que Jacob Von Uexhüll et F.Buytendijk n'ont jamais perdu de vue la rigueur scientifique. Le couple Heinroth, Wallace Craig ainsi que Nicolaas Tinbergen, les pionniers de l'éthologie européenne, n'ont jamais à leur tour négligé l'aspect subjectif dans leurs recherches. Mais le mérite principal incombe au père de l'éthologie moderne, Konrad Lorenz,

dans son effort à combattre le béhaviorisme américain sans perdre de vue la scientificité dans ses recherches où subjectivité et rigueur tendent à se rallier.

La première idée battue en brèche par l'éthologie fut celle concernant l'immutabilité de l'*instinct*. F. Buytendijk, un des pionniers de la psychologie animale en Hollande appartenant au courant de la phénoménologie husserlienne, affirmait déjà dans les années 1920 que «beaucoup d'instincts sont absents ou imparfaitement présents chez le jeune animal et se développent spontanément ou par l'expérience»<sup>10</sup>. Réfutant l'opposition établie par Bergson entre instinct et intelligence, Buytendijk dit qu'il «est préférable de définir l'instinct dans le sens le plus large, comme la *base psychique* d'un complexe d'actions que l'animal exécute par nature (inné), sous des conditions spéciales de temps et de lieu, actions provenant d'excitations extérieures et d'influences internes de l'organisme»<sup>11</sup>. La définition de Buytendijk tient compte de plusieurs notions de base en ce qui concerne l'éthologie. Tout d'abord elle écarte tout rapport direct entre conscience et instinct assignant à celui-ci «une base psychique d'un complexe d'actions». Elle fait ensuite dépendre le développement instinctif des conditions extérieures, à savoir du temps et du lieu. Cette dépendance relève de l'une des notions essentielles en éthologie, la taxie, laquelle est la traduction du tropisme végétal dans le domaine des animaux. Claude Bernard avait déjà établi l'irritabilité fondamentale du protoplasme comme cause de mouvement et d'orientation du vivant, distinct d'autres aspects du métabolisme cellulaire. Les recherches en botanique d'abord et en éthologie ensuite purent, dans une large mesure, déterminer les mécanismes du tropisme et de la taxie. La pesanteur, la lumière, l'humidité et les différences de potentiel sont parmi les causes principales de l'orientation du vivant dans l'espace. Suivant la réaction de celui-ci et le sens de

---

<sup>10</sup> Buytendijk, F., *Psychologie des animaux*, trad. fr. Payot, Paris, 1928, p.118.

<sup>11</sup> *Op. cit.*, p.109.

son irritabilité face à ces éléments extérieurs on parle de tropisme positif ou négatif.

La taxie est l'équivalent zoologique du tropisme végétal. Elle souligne l'affinité profonde de l'animal avec le monde qui l'entoure, ce dont il sera ultérieurement question dans le développement de la pulsion face à son objet. C'est ce genre d'affinité qui procure une certaine plasticité à l'instinct comme put le démontrer Charles Whitman, l'un des pionniers de l'éthologie, en menant des recherches au début du vingtième siècle sur les pigeons. Selon Whitman, malgré son invariabilité chez l'espèce, l'instinct conserve une certaine aptitude au changement due à l'expérience.

Wallace Craig, l'élève de Charles Whitman, continua les recherches de son maître. Il parvint à jeter les bases nécessaires à la compréhension de l'instinct comme expression de l'affinité existante entre l'animal et son environnement. S'opposant à la vision béhavioriste dominante, Craig refusa d'appréhender l'instinct comme l'enchaînement des réflexes conditionnés. Il divisa le comportement instinctif en deux phases constitutives : *comportement d'appétence (appetite behaviour)* et *acte consommatoire*. Dans un premier temps, l'animal se dote d'une série d'actions qui le conduit à rencontrer les éléments et les situations susceptibles de favoriser l'exécution de son comportement instinctif (comportement d'appétence). La quête des stimuli nécessaires à l'éveil de son instinct s'inscrit dans une telle phase, laquelle aboutit à l'acte consommatoire, à la fois *inné* et *perfectible*. Wallace Craig compléta cette succession d'actes instinctifs par deux autres temps : la phase de la *surabondance* engendrant la répugnance de l'animal à l'égard de son stimulus et l'état de repos qui s'en suit<sup>12</sup>. Le comportement d'appétence signifie que l'animal est à la recherche de stimuli susceptibles de provoquer son acte consommatoire. Autrement dit, pendant cette phase le

---

<sup>12</sup> Cf. Craig, Wallace, *Appetite and aversion as constituents of instincts*, Biological Bulletin, 3412, 1918.

stimulus est attendu activement par l'animal. «D'une façon générale, écrit Lorenz, les mécanismes déclencheurs, innés ou acquis, sont faits de telle sorte qu'ils déclenchent précisément le comportement adéquat au moment voulu»<sup>13</sup>. Est-ce que cela constitue une réponse à notre question de savoir si le vivant est régi par la catégorie du temps en tant qu'*attente*? La conception aristotélicienne nous a appris l'affinité du temps et du mouvement sans que le premier se réduise au second. Or le principe des taxis régissant l'orientation et le déplacement du vivant dans l'espace pourrait-il être ramené à la question de temporalité du monde animal? Si oui cette temporalité ne pourrait qu'émaner, elle aussi, du vécu subjectif qu'est l'attente. Ne risquons nous pas de tomber, dès lors que nous prêtons une telle entité au vivant, dans le piège vitaliste? D'autant plus que par attente, nous entendons l'être-en-avant-de-soi, la possibilité de se projeter, depuis son passé et son ayant-été, dans un maintenant qui n'est pas encore et dont l'existence n'est tributaire que de l'acte de l'attente. C'est l'attente au sens fort de *projet*. Peut-on affirmer que le vivant se distingue de l'inanimé par un tel projet traversant de part en part son existence? Les cycles enchevêtrés que Craig voyait se dessiner derrière la quête animale concernant son partenaire sexuel ou sa nourriture, seraient-ils l'expression d'un tel projet qui animerait le vivant et qui le rendrait tributaire du temps en tant qu'attente? Cette attente, serait-elle constitutive de ce que Lorenz appelle *schèmes moteurs* de l'animal dans son comportement instinctif? Prenons un exemple relativement simple, celui de la tique, mesurant à peine quelques millimètres et qui est avide de sang chaud. Bien qu'elle soit aveugle et sourde, c'est à l'aide de son odorat qu'elle se dirige vers sa proie. Mais ses déplacements sont tributaires de la lumière à laquelle sa peau demeure sensible. «Lorsque la femelle a été fécondée, écrit Jacob

---

<sup>13</sup> Lorenz, Konrad, *Les fondements de l'éthologie*, Flammarion (Champs), 1984, p.284.

Von Uexkül, elle grimpe à l'aide de ses huit pattes jusqu'à la pointe d'une branche d'un buisson quelconque pour pouvoir d'une hauteur suffisante, se laisser tomber sur les petits mammifères qui passent ou se faire accrocher par les animaux plus grands<sup>14</sup>. Si par mégarde elle tombe sur un animal à sang froid, «elle a manqué sa proie et doit regripper à son poste d'observation». La question qui se pose est de savoir si la tique est pourvue du sens de l'attente. Serait-il plus exact de dire qu'elle est en *état d'attente* ou qu'elle est *à l'affût* de ce qui va advenir? Ou est-il plus judicieux d'affirmer que *cela attend en elle*? Lorsque la tique monte sur sa branche en attendant de percevoir l'odeur de l'acide butyrique lui indiquant le passage d'un mammifère, est-elle munie d'un *projet*, se met-elle en avant d'elle-même afin d'*envisager* un avenir prochain pour exécuter son dessein ou bien son attente est déjà incluse dans ce qui la lie intimement à son environnement?

Il faudrait se garder d'assimiler l'attente en tant que projet au temps comme égrènement mesurable des instants ou cycle perpétuel d'un événement sans cesse récurrent. L'exemple le plus frappant est celui des crabes dits violonistes dont les activités sont réglées sur le temps lunaire, à l'intervalle de 12,4 heures, à savoir sur le rythme des marées<sup>15</sup>. Les recherches semblent avoir établi que ce rapport au temps mesurable est un processus endogène se réglant néanmoins sur les stimuli de l'environnement, c'est-à-dire le temps cosmique. De tels exemples montrant l'existence rythmique du temps à l'intérieur des activités du vivant sont légion. Le cas le plus familier est celui des menstruations chez la femme. Certaines recherches ont établi que l'organe responsable de tels rythmes circadiens est la glande pinéale chez les

---

<sup>14</sup> Von Uexkül, Jacob, *Mondes animaux et monde humain*, Denoël, 1965, p.18.

<sup>15</sup> Cf Palmer, J.D., *Clockers*, The Sciences, 1998, N° Sept.Oct.

mammifères. D'autres études mettent l'accent sur les gènes responsables de ces horloges internes<sup>16</sup>.

L'horloge biologique n'est pas le rapport à la temporalité. Chez l'animal qui en est doté, le temps fonctionne par automatisme. L'horloge en question peut participer cependant au projet du vivant. Tel est par exemple le cas de la menstruation chez l'humain. Il en va de même du rythme circadien qui règle la périodicité du sommeil. Cette périodicité en tant que mesurable diffère de la temporalité comme attente. Elle ne relève pas en tant que telle du temps subjectif qui situe, quant à lui, le vivant dans un rapport d'écart à lui-même, c'est-à-dire en avant de son être présent.

Il convient également de distinguer attente et finalité (téléologie). Autant la recherche téléologique demeure tributaire d'un ordre pré-établi, autant *l'attente* dont il est question chez le vivant est une disposition en vue de se conformer à *l'inattendu*, à l'imprévu. C'est par une telle disposition que Craig définissait la phase d'appétence de l'instinct. Car elle est le projet en vue de convenir à ce qui se manifeste en tant que stimulus, susceptible de déclencher un acte en attente.

L'essence de l'attente réside dans son rapport à l'aléatoire. La rencontre de la tique avec le sang chaud des mammifères est en principe aléatoire. Mais dès qu'elle a lieu, elle déclenche un enchaînement d'événements qui occasionne, de la façon la plus déterminée, la convenance entre l'animal et son environnement. L'acte consommatoire qui est instinctif se déclenche suite à une période d'appétence. Il met le comportement de l'animal en conformité avec les stimuli déclencheurs extérieurs. Du côté de l'animal, l'aléatoire, dont il est question, porte le nom scientifique de *tâtonnement et d'erreur*. «L'acquisition de la nourriture par un faucon pèlerin, écrit Konrad Lorenz, repose pour l'essentiel sur les coordinations de

---

<sup>16</sup> Piccin, Alberto & al., The clock period of the housefly, *musca domestica*, Rescues Behavioral Rythmicity in *Drosophila melanogaster* : Evidence for intermolecular co-evolution?, *Genetics*, 154 : 747-758 (feb.2000).

mouvements innés. Le comportement d'appétence se limite à la recherche progressive, selon le principe du tâtonnement et de l'erreur, d'une situation excitatrice à partir de laquelle pourront se déclencher, conclut Lorenz, les actes instinctifs remarquablement spécialisés de l'acquisition de la proie, propre à cet oiseau»<sup>17</sup>.

L'aléatoire, tel qu'il donne son empreinte à l'attente, garantit l'ouverture inhérente à celle-ci. Il assure l'écart en jeu dans l'attente comme trait distinctif du vivant. L'aléatoire est un mode du *hasard*. C'est curieusement lui qui semble déterminer l'acte instinctif. Il faudrait entendre, dès lors, le hasard au sens de ce qu'Aristote appelle *tuché* (τύχη) et *autómaton* (αυτόματον). Illustrons la conception aristotélicienne par un exemple: lors d'un accident de route, les blessés voient arriver une ambulance de passage sans qu'ils y aient fait appel. il y a *autómaton* (hasard) pour l'ambulance et *tuché* (fortune) pour les blessés. Le hasard est dans ce sens le jeu entre la *nécessité* constatée dans l'après-coup et la *contingence* de l'événement. Autrement dit, ces deux dernières constituent la condition du hasard en tant qu'il aboutit au déterminisme instinctif. L'instinct est la rencontre (*autómaton*) des processus spontanés (endogènes) de l'animal avec ses déclencheurs extérieurs. Il est «ce qui se meut de soi-même» (*γένεσις αὐτόματος*) grâce à sa rencontre avec ses stimuli environnants. Ainsi l'attente au sens insigne du terme est-elle l'ouverture du vivant telle qu'elle est tributaire du hasard et de l'imprévu. Elle n'est pas téléologique, mais prend dans l'après-coup toute l'apparence d'une finalité programmée à l'avance. Nous reviendrons ultérieurement à la question du hasard lors de l'étude du rêve afin d'y apporter de plus ample développement.

Le phénomène de *l'insight* chez l'animal est une autre preuve de cette ouverture que nous appelons attente. Face à une situation problématique, l'animal cesse toute

---

<sup>17</sup> Lorenz, Konrad, *Trois essais sur le comportement animal et humain*, Seuil (Essais), 1970, p.29.

activité visant la solution pour ensuite *se projeter* dans une découverte soudaine manifestant ce qui se fait ouverture en lui eu égard au problème à résoudre. Lorenz souligne le rapport entre *insight* et curiosité. Selon lui la curiosité est le plus haut niveau de l'activité du vivant. La recherche de l'inconnu dans la curiosité met en effet en exergue un mode d'attente dans laquelle la finalité ne possède pas le caractère de sérieux que l'on trouve dans les activités téléologiques. D'après Lorenz «il n'y a pas de frontière très nette entre comportement de curiosité et jeu»<sup>18</sup>. La ludicité est en effet la condition de toute curiosité. Mais comme Freud nous l'a enseigné, le jeu n'est pas le contraire du sérieux. C'est dans un tel rapport ludique que le vivant accède au questionnement, lequel constitue son plus haut niveau d'ouverture à lui-même et au monde qui l'entoure. Nous verrons que c'est précisément à titre de pulsion que le rêve se constitue en tant qu'activité ludique.

### § III. Freud et Lorenz, une seule et même approche

*Pulsion* vient du latin *pulsio* (acte de pousser et de repousser). Le terme «s'est spécialisé au XVIII siècle en physique pour désigner la propagation du mouvement dans un milieu fluide et élastique, emploi attesté en 1738 chez Voltaire, probablement calqué de l'anglais *pulse*, représentant (v.1330) du latin *pulsus* qui avait été spécialisé en physique par Newton (1673)»<sup>19</sup>. C'est probablement ce dernier sens qui put influencer l'usage, dans la psychologie allemande du XIX siècle, de son équivalent allemand, *Trieb*. C'est dans *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905) que Freud l'emploie pour la première fois, terme psychanalytique qui devait connaître d'amples élaborations.

L'équivalent anglais de pulsion, *drive*, apparaît, d'après *Encyclopedia Britannica*, pour la première fois sous la plume

---

<sup>18</sup> Lorenz, Konrad, *Les fondements de l'éthologie*, Flammarion (Champs), 1984, p.391.

<sup>19</sup> Dictionnaire historique de la langue française, éditions du Robert 1992.

de Robert S. Woodworth, un psychologue américain, en 1918. Mais de manière plus générale, le terme *drive* s'impose au début du XX siècle sous l'influence de la mouvance béhavioriste.

C'est sans doute, pour une grande partie, sur la question de la différence entre pulsion et instinct que l'éthologie européenne, avec Lorenz comme son éminent représentant, se sépare des éthologistes américains. Pour ceux-ci, la pulsion englobe l'ensemble des comportements innés pourvu qu'ils soient considérés sur le plan fonctionnel. «En Amérique, écrit Lorenz en 1937, où l'usage du mot instinct est maintenant démodé, les termes de 'first order drives' et de 'second order drives', ce qui signifie 'pulsions de premier ordre et de second ordre' sont employés dans le même sens ou dans un sens analogue, tout comme les expressions 'd'instinct', de 'mécanismes moteurs' de Mc Dougall. C'est dans les rapports entre ces deux niveaux de comportement, conclut-il, c'est-à-dire dans l'utilisation d'une coordination innée de mouvements par un instinct hiérarchiquement supérieur et finalisé que Mc Dougall et les auteurs modernes voient la preuve d'un véritable finalisme de l'instinct de premier ordre»<sup>20</sup>. L'éthologie européenne s'est ainsi distinguée en mettant l'accent sur l'instinct au sens pur du terme. Elle s'est basée sur l'étude des comportements innés comme trait distinctif de l'animal au même titre que la morphologie en vigueur en zoologie. Tandis que le courant américain s'est penché plutôt sur la question d'apprentissage et de comportement fonctionnel de l'animal. Le reproche majeur des éthologistes européens à l'égard de leurs collègues d'outre atlantique est que ceux-ci se contentent d'étudier le comportement animal dans leur laboratoire plutôt que sur le terrain écologique où l'animal manifeste son affinité première avec la nature. Allant à l'encontre de la primauté accordée à l'apprentissage, Lorenz met

---

<sup>20</sup> *Op. cit.*, p.45.

l'accent sur le comportement instinctif comme tel. «Je considère comme un signe *fondamental* de l'acte instinctif le fait qu'il maîtrise des tâches auxquelles les aptitudes mentales d'une espèce animale ne suffirait pas. Et déjà pour cette raison, il semble impossible qu'un animal puisse perfectionner ses propres actes instinctifs par l'apprentissage ou l'entendement. Il ne nous est absolument pas possible, poursuit Lorenz, d'affirmer si, en principe, l'acte instinctif est invariable et immuable par l'apprentissage ou l'entendement...*l'exécution des tâches réalisées par des actes instinctifs dépasse toujours de loin les aptitudes mentales de l'espèce*»<sup>21</sup>. Force est d'attacher une grande importance à cette affirmation. En ce qui concerne l'homme, nous pouvons entendre, par ce que Lorenz appelle *aptitudes mentales*, la conscience humaine. C'est alors que nous serions en mesure d'apprécier ce que Freud appelle les forces pulsionnelles inconscientes dépassant de beaucoup le statut de méconnaissance foncière que la psychanalyse reconnaît au conscient. En témoigne la pulsion onirique que nous étudierons dans la deuxième partie. C'est en effet dans le rêve, où la conscience sombre dans l'obscurité, que la logique impeccable de l'inconscient se dévoile.

Dans une étude comparative entre instinct et pulsion, nous devrions nous pencher sur les éléments constituants de chacun d'entre eux. Nous avons vu que Craig divise l'acte instinctif en trois parties : phase d'appétence, acte consommatoire et la satiété. Qu'en est-il de la pulsion dans la théorie freudienne ?

Est-ce qu'il serait judicieux de tenter un rapprochement entre phase d'appétence et la période dite de latence? Assurément non, car celle-ci survient après une période de haut conflit où la place subjective du petit d'homme sera déterminé face au triangle oedipien. L'énergie pulsionnelle ainsi libérée sera au service d'acquisitions sociale et culturelle. Ce qui est remarquable

---

<sup>21</sup> *Op. cit.* p.42-43. C'est nous qui soulignons.

à cette période, c'est la dimension ludique de l'acquisition. Cette ludicité, on le verra ultérieurement, n'existe que chez les espèces venues au monde avec une immaturité insigne, ce qui prolongera la durée de leur enfance afin de permettre d'acquérir la maturité nécessaire.

Peut-être serait-il permis d'approcher la phase d'appétence de la période antérieure à la latence d'une part et de l'adolescence de l'autre. Rassembler sous la même enseigne les deux périodes semble incongru. Mais cela serait justifié eu égard à la théorie psychanalytique. C'est là qu'intervient le principe même de la pulsion au sens freudien du terme. Le primat phallique étant établi, le petit d'homme dès le stade oral de la pulsion se constitue en fonction du manque phallique de la mère. Arrivé au stade oedipien proprement dit, sa place subjective se détermine eu égard à ses aspirations pulsionnelles afin de trouver repos, un tant soit peu, pendant la période de latence. L'adolescence est la réactualisation des conflits oedipiens dans un sens critique favorisant l'initiation du jeune au monde des adultes. C'est là que la phase d'appétence prendrait tout son sens pour aboutir à l'acte consommatoire. Mais suivant la théorie freudienne, il en va autrement.

La pulsion, selon Freud, ne cherche pas pour autant l'acte consommatoire si ce n'est la suppression de l'état de tension. Le principe d'inertie lui octroie la tendance à revenir au degré zéro d'excitation. La pulsion de mort est l'apogée d'une telle tendance. D'autre part le refoulement est le mécanisme obligé par lequel la pulsion se constitue en tant que telle. La sublimation en est une autre issue s'approchant de ce que Lorenz articule au sujet du jeu et de la curiosité.

Cette tendance à venir au point zéro est pourtant ressentie par le sujet humain comme une insigne menace. C'est ce que le terme *aphanisis*, la «récalcitrance» du désir, suggère. La lutte s'engage afin que cesse la régression, voire la disparition du désir, et ce notamment à l'aide du fantasme qu'est le principal soutien du désir. L'homme

vit l'aphanisis comme une castration. Cette exigence de maintenir le désir semble être propre à l'espèce humaine. L'animal mange toujours à sa faim, car il ne possède pas un rapport comme tel à son désir. Il ne fait que tendre à la satisfaction de son instinct. Ce que Craig appelle répugnance peut être considéré comme l'équivalent de l'aphanisis. Mais autant la première est assumée par l'animal qui la prend comme terme naturel au processus de son instinct, autant l'homme s'engage dans une empoignade empreinte de conflit avec la seconde.

Si acte consommatoire il y a, il se rend tributaire de cette part de l'imaginaire qu'est le fantasme. Celui-ci possède une temporalité spécifique que semblent partager l'humain et l'animal dans leur acte consommatoire. Ce dernier s'accomplit toute affaire cessante, autrement dit en toute *hâte* même s'il respecte l'enchaînement ordonné de l'acte instinctif. La hâte est en effet, nous le verrons ultérieurement, le temps du fantasme. Elle est une forme insigne de l'attente dans la mesure où «cela n'attendra plus». C'est le sens même de la pulsion avec l'empressement que nous lui connaissons.

L'un des traits communs entre la pulsion humaine et l'instinct animal est l'imaginaire. Les éthologistes en parlent sous le terme de leurre. Que la cane de Barbarie, *cairina moschata*, défende le petit canard col-vert parce qu'il émet *presque le même* cri d'alarme que ses propres progénitures, ne diffère pas, quant à son essence et sur le plan imaginaire, de l'excitation des humains face à la pornographie. Dans les deux cas, c'est le rôle du leurre qui détermine l'acte pulsionnel. La précipitation, c'est-à-dire la méconnaissance, garantit l'efficacité du leurre si essentiel pour parer à l'aphanisis et à la «récalcitrance» qui guettent fatalement tout acte pulsionnel. C'est cette «récalcitrance» que Craig appelle *phase de répugnance* précédant l'état de *repos*. D'une manière générale, le monde animal est régi de part en part par le règne de

l'imaginaire<sup>22</sup>. «Il n'est pas rare, témoigne Lorenz, que des oies prennent inutilement la fuite devant une feuille emportée par le vent, tout simplement 'parce qu'elles l'ont prise pour un aigle'. Pendant la période d'incubation, les oies font souvent rouler jusqu'à leur nid des galets ronds ou des boîtes de cigarettes vides tout simplement parce que le mécanisme inné de déclenchement de la réaction du roulage des œufs vers le nid répond à tout objet ayant une surface assez lisse et ne présentant pas d'aspérités ni de pointes proéminentes»<sup>23</sup>. Le mécanisme inné du déclenchement ne pourrait être appréhendé sans recours à l'aptitude de l'animal, si rudimentaire qu'elle soit, à se doter de l'imaginaire.

La finalité dont il est constamment question à propos de l'instinct se pose tout autrement par rapport à la pulsion. Dans le circuit fermé de la pulsion que nous avons exposé auparavant, la pulsion commence son *trajet* depuis sa source somatique appelée zone érogène pour aboutir à son point final que Lacan désigne par le terme anglais *goal*. La boucle ou le circuit fermé de la pulsion engendre le mouvement du va-et-vient, car à chaque fois le but de la satisfaction n'est pas atteint, mais manqué (*goal*) ; d'où son départ toujours renouvelé. «Penchons-nous, dit Lacan, sur ce terme de but, et sur les deux sens qu'il peut présenter. Pour les différencier, j'ai choisi ici de les noter dans une langue où ils sont particulièrement expressifs, l'anglais *Aim* - quelqu'un que vous chargez d'une mission, ça ne veut pas dire par quel chemin il doit passer. *The aim*, c'est le trajet. Le but a une autre forme, qui est le *goal*, ça n'est pas non plus dans le tir à l'arc, le but, ça n'est pas l'oiseau que vous abattez c'est d'avoir manqué le coup et par là atteint votre but»<sup>24</sup>. Ce circuit fermé désigne ce que Freud appelle pulsion partielle afin de la différencier de la pulsion génitale dont est tributaire

---

<sup>22</sup> Cf Lacan, J., *Séminaire livre I, Les écrits techniques de Freud*, Seuil, 1975, séminaires X et XI en particulier.

<sup>23</sup> Les fondements de l'éthologie, p.200.

<sup>24</sup> Lacan, J., *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, 1973, p.163.

l'identité subjective et sexuée de l'être humain. Le montage de la pulsion partielle nous semble conforme à ce que les éthologistes décrivent au niveau de l'acte consommatoire de l'instinct. Ils insistent sur l'enchaînement infailliblement ordonné de cet acte, ce qui semble conforme au cheminement tracé, *aim* dit Lacan, de la boucle pulsionnelle.

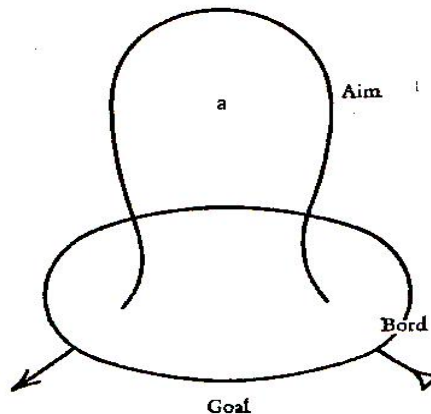


Figure 1 - pulsion partielle

Le terme *goal* semble astucieusement expliquer le genre de finalité en jeu dans l'acte instinctif. Ainsi l'embarrassante question de finalité tant débattue entre vitalistes et mécanistes trouve une part de réponse. Lorenz donne entre autres l'exemple suivant. «Il est également facile de montrer par expérience que chez le corbeau tout comme chez le choucas la réaction de dissimulation est à elle-même sa fin, dans la mesure où elle peut être exécutée à satiété sans signification et sans raison d'être dans les conditions de la captivité»<sup>25</sup>. D'ailleurs l'idée de *goal* comme genre spécifique et non téléologique n'est peut-être pas loin de ce que Lorenz appelle *téléonomique*<sup>26</sup> désignant par là la *direction* à atteindre de l'acte instinctif.

<sup>25</sup> Lorenz, Konrad, *Comportement animal et humain*, déjà cité, p.41.

<sup>26</sup> Cf., *Les fondements de l'éthologie*, déjà cité.

Il y a dans le circuit fermé de la pulsion partielle, un autre élément constitutif à déterminer. La boucle n'a de cesse de se refermer autour de ce qui engendre son mouvement, à savoir l'objet halluciné. Celui-ci est le paradigme de ce que Freud appelle objet perdu qui est toujours et encore à retrouver. Nous savons que cet objet n'est pas perdu même s'il s'agit de le retrouver. Cette sensation de retrouvaille dans la pulsion est nommé si judicieusement par Freud *Drang*. Il signifie la force, la poussée urgente, ce qui empresse et cherche à atteindre son but toute affaire cessante, ce qui ne peut plus attendre, c'est-à-dire l'attente par excellence. Le sens de *Drang* est saisi dans le vif par Lorenz. «Cette agitation de l'animal, cette stimulation qui est à la recherche - avec ou sans finalité - d'une situation excitatrice très déterminée correspondant au schéma déclencheur inné de la réaction désirée, voilà ce que je désigne par le mot «pulsion» (*Trieb*) tout en étant conscient de ce que ce concept soit encore moins en usage que celui d'acte instinctif»<sup>27</sup>. A quoi aspire (*anstreben*) l'animal dans son acte instinctif, se demande Lorenz ? A une situation excitatrice, répond-il, provenant des «sensations de plaisir [...] d'une expérience *antérieure* [objet perdu] qui accompagnent l'aboutissement d'un acte instinctif»<sup>28</sup>. L'objet perdu, dont la trouvaille est toujours *attendue*, est l'essence constituante de tout acte instinctif.

Le circuit fermé de la pulsion partielle, avec son trajet (*aim*), son but (*goal*) et son objet hallucinatoire vide, trouve son équivalent dans ce que les éthologistes appellent *activité à vide*. Lorenz donne l'exemple d'un étourneau qui *en captivité* accomplissait imaginativement tous les comportements se rapportant normalement *en liberté* à la chasse des insectes réels. La «grossesse nerveuse» des chiennes en état de domestication témoigne également de l'activité à vide ayant comme provenance la pulsion innée de l'animal. L'activité

---

<sup>27</sup> Le comportement animal et humain, p.65.

<sup>28</sup> *Op. cit.*; c'est nous qui soulignons.

pulsionnelle à vide se produit dans des situations de captivité et de domestication, c'est-à-dire en l'absence de stimuli déclencheurs ayant comme conséquence la baisse du seuil de déclenchement instinctif. Ainsi l'activité à vide relève d'une carence. C'est le même genre de carence que nous constatons dans le déclenchement des activités dites auto-érotiques chez l'homme. L'apogée d'une telle carence se trouve chez l'enfant victime d'hospitalisme, là où le petit d'homme se trouve en défaut de l'Autre maternel. Une telle carence peut s'avérer létale, c'est-à-dire dévier la pulsion de vie en pulsion de mort. Nous ignorons si cela est le cas de l'activité à vide de l'animal. La question est de savoir si en absence de son objet, le vivant s'en prend à lui-même et se laisse dépérir en désespoir de ce qui cause son *attente*. Il est toutefois tentant de rapprocher la carence de l'Autre comme déclencheur des activités auto-érotiques chez l'humain et les activités à vide chez l'animal, lesquelles semblent se produire toujours en état de captivité.

Lorenz, père de l'éthologie moderne, et Freud, celui de la psychanalyse, avaient beaucoup de choses en commun. Tous deux étaient autrichiens et avaient étudié la médecine. Aussi bien Lorenz que Freud considéraient leur nouvelle discipline comme relevant du legs darwinien. Aucun d'eux n'est pourtant tombé dans le piège de la pensée mécaniste. Ils ont su se préserver aussi du vitalisme tout en restant fidèle à la dimension subjective sans laquelle leurs domaines de recherche respectif auraient perdu sa raison d'être. Tous deux purent épargner leur pensée de la toute puissante vision américaine du savoir qui commençait à étendre sa suprématie au niveau planétaire. Leurs recherches se sont avérées d'une haute valeur scientifique tout en permettant au grand public d'y avoir accès également. Dans leur étude de la pulsion et de l'instinct, ils surent dépasser l'idée millénaire qui opposait ce dernier à l'intelligence afin de distinguer l'homme de l'animal.

Mais l'apport de Freud concernant la pulsion bouleversera tout autrement notre vision de l'homme. Pulsion en tant que *poussée* détermine « le fonds originaire » de la vie du sujet en y déployant au sein même de cet élan vital la force destructrice de la pulsion de mort. Cet antagonisme relève de la constance du conflit que Freud découvre partout à l'œuvre chez l'homme. Aux prises avec la dispute inhérente à ses forces inconscientes, la pulsion se caractérise par le glissement, et ce de façon si constante que l'on ne saurait distinguer pulsion et dérivation ; tout comme la chaîne signifiante dont le renvoi permanent ne connaît ni repos ni arrêt.

Le souci de Freud était d'établir le lien tout naturel entre corps et esprit, lien qui avait perdu son assise et sa pertinence depuis Descartes. La pulsion, c'est ce *Drang* cette force obligeante qui surgit et qui s'empresse de s'accomplir. Afin de réaliser son dessein, elle épouse la *représentation* (le signifiant) qui sera son *représentant* dans le domaine psychique (*Vorstellungrepräsentanz*). Cette entrée lui octroie, dès lors, un statut ordonné sous forme de fantasmes originaires (castration, séduction, scène primitive) qualifiés de schémas phylogénétiques.

Contrairement à l'instinct, la pulsion ne possède pas une force d'impact momentanée, mais constante. Cette constance est régie par un mode particulier de temporalité que nous pouvons désigner en tant que *déboutement pulsionnel*. Celui-ci est un *début*<sup>29</sup> toujours à nouveau *débouté*. D'où les dérivations qui lui sont propres. Le déboutement est à la fois le refoulement, l'acte de rejeter une demande, de *débouter* une exigence pulsionnelle, et le retour du refoulé, c'est-à-dire ce qui n'a de cesse de recommencer, de *débouter*. La pulsion, c'est ce qui débute pour *aboutir* à un *but* qu'elle se fixe, à ceci près que celui-ci est chaque fois débouté. Le déboutement pulsionnel est l'inaugurale (*Anfang*) qui frappe le sujet

---

<sup>29</sup> Cf l'ambiguïté étymologique entre *bout* et *but* (*Dictionnaire étymologique de la langue française*, Bloch et Von Wortburg, PUF, 1989).

humain de son sceau jusqu'à son ultime échéance. Il faut comprendre le terme Anfang (l'inaugurale), dit Heidegger, au sens très littéral de ce qui «nous prend et ne cesse de nous reprendre, de ce qui ainsi, nous saisit en une trame [...] le mot signifie, poursuit Heidegger, *moins annoncer par avance quelque chose de futur, que convoquer, provoquer à répondre et à correspondre*<sup>30</sup>. Dès lors, le déboutement est l'initial, mais aussi la fin advenue comme échéance; non pas au sens chronologique, mais au sens d'une historicité qui ne se détermine que parce qu'elle nous *était* à la façon de ce qui fait irruption et de ce qui s'installe comme imprévu. Tributaire de cet imprévu, l'attente est l'horizon dans lequel se déploie ce déboutement pulsionnel.

---

<sup>30</sup> Propos rapportés par W. Brockmeier, in M. Heidegger, *Chemins qui ne mènent nulle part*, Gallimard, 1962, p.60.

*<http://www.movallali.fr>*

*<http://www.movallali.fr>*